

*H-France Review* Vol. 8 (May 2008), No. 65

Rafé Blaufarb, *Bonapartists in the Borderlands. French Exiles and Refugees on the Gulf Coast, 1815-1835*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2005. xx + 302 p. Maps, tables, figures, notes, bibliography and index. \$50.00. ISBN 13: 978-0-8173-1487-3 (cl).

Compte rendu par Nicole Fouché, Centre national de la recherche scientifique, Centre d'études nord-américaines/École des hautes études en sciences sociales.

L'auteur est professeur d'histoire à Florida State University. Son ouvrage présente deux épisodes connus des historiens de la migration française aux Amériques. Il s'agit de l'établissement de deux colonies françaises en Amérique du Nord dans les années 1815-1835 : la « Colonie de la vigne et de l'olivier » (dans le sud de l'Alabama actuel, à la jonction de deux fleuves, le Tombigbee et la Black Warrior River, actuellement l'Alabama River), et la colonie du « Champ d'asile » (au Texas, sur la Trinity River près de Moss Bluff et d'Atascosito). Ces deux colonies ont une histoire commune mythique : avoir été des havres de paix et de liberté pour les malheureux officiers de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> (et possiblement pour l'empereur lui-même, s'il avait pu échapper aux Anglais à Sainte-Hélène). Ces militaires, exilés en Amérique, avaient été proscrits par le roi de France, Louis XVIII, après la déroute impériale de Waterloo, par l'ordonnance du 24 juillet 1815.

Ce qu'a retenu la première historiographie américaine de ces épisodes de colonisation française, c'est essentiellement l'exotisme et le romantisme de la situation : de magnifiques officiers bonapartistes et leurs élégantes épouses sont considérés comme de valeureux aristocrates obligés de fuir la vindicte du roi de France. Et ils font face, avec plus ou moins de bonheur, à la « southern wilderness » américaine. Ce mythe collait bien à la fabrication d'un Sud, lui aussi chimérique, qui aurait eu la capacité de transformer ses planteurs en aristocrates... Le premier à fixer cette image est Albert James Pickett dans son *History of Alabama and Incidentally of Georgia and Mississippi From the Earlier Period* publiée à Birmingham (Alabama) en 1851 (rééditée plus d'un siècle plus tard, en 1962).<sup>[1]</sup> Pickett est ensuite repris dans une série de narrations, ouvertement romancées, qui s'attachent surtout à décrire le Sud d'avant la Guerre civile.<sup>[2]</sup> Le premier travail sérieux, relativisant le rôle des bonapartistes au profit des réfugiés de Saint-Domingue, nettement plus pragmatiques, est celui de Gaius Whitfield<sup>[3]</sup>, mais il n'est ni écouté, ni suivi ; au contraire, après la Première Guerre mondiale, la tradition de Pickett est relancée et confirmée.<sup>[4]</sup> Dans les années trente, des romanciers américains, toujours fidèles à la version glamour, glosent autour de la légende préalablement établie.<sup>[5]</sup> Le cinéma, avec John Wayne (1949) s'empare à son tour de la question dans un film intitulé *The Fighting Kentuckian*. Ce n'est qu'en 1967 que Winston Smith réintroduit les réfugiés de Saint-Domingue dans l'histoire pour s'apercevoir qu'ils sont la véritable colonne vertébrale de l'opération.<sup>[6]</sup> Cette démarche est approfondie par Kent Gardien dans les années 1970 et 1980.<sup>[7]</sup> Notons au passage que Gardien ne s'intéresse pas seulement aux Domingoïens en Alabama, mais plus généralement en Amérique. De leur côté, les Français qui avaient repris la légende de la Colonie de la vigne et de l'olivier et surtout celle du Champ d'asile (Texas) les avaient tirées du côté de la saga napoléonienne et les historiens ultérieurs qui utilisèrent cette documentation ne retournèrent, hélas, pas aux sources.<sup>[8]</sup>

L'ouvrage de Rafé Blaufarb, sans préjugé ni idée préconçue, revisite complètement les sources, rassemble les deux colonies (Vigne-olivier et Champ d'asile) et replace ces deux établissements au croisement de l'histoire sociale et de l'histoire des relations internationales. Il est donc bienvenu.

D'une part, il met en évidence les liens entre les deux colonies. C'est en effet le général Charles Lallemand, certes dévoué bonapartiste mais maître diabolique ès malhonnêtetés, intrigues et ambition, qui, s'étant propulsé à la tête de la Colonie de la vigne et de l'olivier, réussit à lui soustraire de l'argent et quelques membres, après avoir spéculé sur les terres de l'établissement. Cet argent lui permit de financer — avec des mercenaires français et étrangers (plutôt qu'avec d'honnêtes soldats) — la fondation de la garnison militaire éphémère et désespérée du Champ d'asile dont l'échec sera sans retour.

D'autre part, l'auteur rend justice à un autre groupe de Français négligés, alors que ce sont eux qui, non seulement ont participé à la fondation de la première colonie (Vigne et olivier), mais encore ont largement contribué à son peuplement définitif et à sa survie (création de la ville de Demopolis). Il s'agit de Français d'abord émigrés à Saint-Domingue qui, fuyant la rébellion des esclaves noirs des années 1790 (Toussaint Louverture), ont naturellement trouvé refuge sur le continent, s'installant à Philadelphie ou, plus au sud, à La Nouvelle-Orléans. Esclavagistes et bien mieux formés que les officiers et demi-soldes bonapartistes aux techniques agraires locales, ils eurent tôt fait de remplacer la vigne et l'olivier initialement prévus (le calcul n'était pas adapté) par le coton. Les colons négocièrent rapidement avec le congrès américain la privatisation de leurs terres (d'abord collectives), ce qui changea complètement le devenir de cette colonie en la faisant entrer de plain pied dans le marché national. Rejoints par un nombre toujours croissant d'Anglo-Américains, les Domingoïens finirent par former une élite franco-américaine, unie par les liens du mariage, par un style de vie sudiste et des intérêts économiques partagés. Sur le plan de l'histoire sociale, on apprend également que les rares soldats bonapartistes à s'être intégrés localement étaient souvent, contrairement à la légende, de simple extraction.

Enfin, et c'est probablement la partie la plus nouvelle du livre, Rafe Blaufarb replace avec raison ces épisodes dans le contexte géopolitique extrêmement tourmenté des relations atlantiques de la période. La région du golfe du Mexique, de la Floride au Mexique, est alors une « frontière » au sens américain du terme, c'est-à-dire un enjeu de colonisation et d'intégration dans l'Union américaine, d'abord en tant que territoire puis ensuite en tant qu'État. C'est aussi un lieu de convoitises géopolitiques et de rivalités croisées : américaines, anglaises, françaises et espagnoles. L'Américain Andrew Jackson (1815) vient de sauver la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane entrée dans l'Union trois ans auparavant. La ville avait été attaquée par les Anglais à la fin de la guerre anglo-américaine de 1812. Les Américains avaient eu très peur. Dans le cadre de leur irrésistible marche vers l'Ouest, ils veulent sécuriser la région du golfe de Mexico et, particulièrement, l'enclave portuaire de Mobile d'où ils ne chassent les Espagnols qu'en 1813. Ils veulent faire de ce port un recours en cas de nouvelle attaque étrangère sur le delta du Mississippi et sur La Nouvelle-Orléans. Ce port vers lequel converge tout le commerce fluvial du Mississippi et de ses affluents est vital pour les États-Unis. Ils s'intéressent beaucoup aux révoltes des années 1810 qui annoncent l'indépendance du Mexique. C'est dans l'esprit de prendre possession du golfe du Mexique qu'ils font entrer les territoires qui le bordent dans l'Union : la Louisiane d'abord en 1812, puis le Mississippi en 1817, l'Alabama en 1819. La même année, ils achètent la Floride, qui reste un territoire jusqu'en 1845. Elle entre dans l'Union, en tant qu'État, la même année que le Texas : en 1845, assurant ainsi la prééminence états-unienne sur le golfe du Mexique.

Dans ce contexte élargi, concéder des terres, le 3 mars 1817, à un groupe de militaires français ouvertement bonapartistes, à deux pas de Mobile et de la frontière espagnole avec la Floride était, pour le congrès américain, une opération géopolitique que toute la diplomatie européenne enregistre comme telle (particulièrement les Espagnols qui n'ont pas oublié le règne de Joseph Bonaparte sur l'Espagne de 1808 à 1813).

Les chancelleries européennes surveillent de très près les mouvements d'indépendance lancés en Amérique latine contre l'Espagne. Elles s'interrogent sur les aides en provenance des républicains américains ainsi que sur la bienveillance états-unienne avec le soutien éventuel de soldats bonapartistes opposés aux Bourbons (rétablis sur les trônes de France et d'Espagne). Dans cette circonstance, les

Anglais, eux, sont circonspects : ils ne souhaitent pas que les Espagnols, en soumettant leurs colonies, empêchent les commerçants anglais de poursuivre le commerce profitable qu'ils ont engagé avec elles et ils font tout ce qui est en leur pouvoir, dans les cours européennes, pour empêcher que les armées espagnole, française, voire russe ne mettent fin à la rébellion en Amérique latine. Ce dernier risque, réel, incite les États-Unis à beaucoup de prudence. Dans cet environnement, la présence des bonapartistes sur le terrain est, pour les gouvernements européens, une cause aiguë de paranoïa : un retour de Sainte-Hélène est théoriquement envisageable ; les insurgés latins feraient n'importe quoi pour avoir Napoléon à leur tête. L'ambassadeur français aux États-Unis, Hyde de Neuville, ne cesse de déjouer des complots imaginaires ou réels, supposés faire venir l'empereur exilé en Amérique. Cette confusion s'exacerbe lorsque les hommes du fidèle serviteur de Bonaparte, le général Charles Lallemand, font voile vers le Texas. Jouant de toutes les contradictions transatlantiques, Lallemand espère obtenir des terres de l'Espagne (sorte de chantage vis-à-vis des Américains) pour installer son « Champ d'asile » (terre d'asile pour l'empereur déchu). Finalement, son projet, qualifié par Rafé Blaufarb d'« ultra-don quichottisme », par d'autres de farce, mais qui fait encore aujourd'hui partie de la geste napoléonienne, est un échec cuisant. Son intérêt est de montrer les tranches dans lesquelles il a plongé les relations transatlantiques pendant plusieurs années. On a tendance à penser en Europe que les restaurations ont eu pour corollaires le retour à l'ordre : ce n'est pas juste ! Le monde est bouleversé, les repères ne sont pas stabilisés, c'est une période de grandes incertitudes.

Pour exposer l'influence des exilés et des réfugiés français sur cette région frontalière, si instable et si exposée, l'auteur adopte le plan suivant : Il nous propose d'abord une histoire socio-administrative de l'armée française et une série de biographies des principaux personnages qui ont émergé, entre 1815 et 1835, à l'actionnariat des deux établissements. Le deuxième chapitre relate en détail la genèse du projet : créer de toutes pièces une société pour la culture de la vigne et de l'olivier et convaincre le congrès. Le troisième chapitre s'intéresse aux contextes national et international de l'accord donné par le Congrès, contexte caractérisé par la marche vers l'Ouest de la république américaine, par le ré-ordonnement des relations transatlantiques après la chute de Napoléon et enfin, par l'implication des États-Unis et des nations européennes dans l'insurrection des colonies espagnoles d'Amérique latine. Le chapitre IV montre que les suspicions diplomatiques ne sont pas sans fondement : la preuve en est l'aventure tragico-comique de Charles Lallemand au Texas. Le Champ d'asile concentre toutes les ambitions et toutes les confusions dans un contexte international où rien n'est définitivement joué. Le chapitre V explique longuement le rôle des réfugiés français de Saint-Domingue dans le devenir de la Colonie de la vigne et de l'Olivier, leur participation au système esclavagiste et l'évolution de l'établissement vers l'économie de marché. La plupart des actionnaires bonapartistes ne vinrent jamais en Alabama. Quant au dernier chapitre, il traite de la « fortune » des premiers colons après qu'ils eurent épuisé leurs expériences coloniales. Beaucoup de retours en France après l'amnistie française de 1830, mais certains ont fait souche à Mobile, à La Nouvelle-Orléans ou à Philadelphie. D'autres sont morts obscurs et sans descendance.

Dans cet ouvrage, il faut noter l'importance des annexes :

- liste des actionnaires par lot en Alabama (pp. 175-182) ;
- cartes des lots (pp. 183-187)
- et surtout informations biographiques sur les allocataires de terres (pp. 188-227).

Si on ajoute ces informations biographiques aux histoires familiales et individuelles, données dans le corps du texte, on a ici un ouvrage fort bien conçu qui court, selon les nécessités de l'analyse, de la micro-histoire aux macro-structures et qui n'est pas avare de détails concrets.

Pour réussir cette synthèse, Rafé Blaufarb a eu recours à une grande variété d'archives locales, nationales et/ou étrangères :

- les archives du comté de Marengo et de l'État d'Alabama ;
- les journaux français publiés en Amérique et les journaux américains ;
- les archives de l'American Philosophical Society de Philadelphie ;

les archives militaires de Vincennes (Paris) ;  
les archives des Affaires étrangères (Paris) ;  
les archives diplomatiques (Nantes, France) ;  
les Archives nationales de France (Paris) ;  
les Archives nationales (Washington) ;  
les Archives générales du Mexique et d'Espagne (Madrid) ;  
les très nombreuses collections de papiers personnels conservées dans des universités américaines et dans des sociétés historiques locales ou nationales.

Rafé Blaufarb a fait subir au tableau idéalisé fixé par Pickett une révision indispensable et s'est attaqué de front aux problèmes historiques soulevés par ces établissements français. Outre son grand intérêt pour avoir mis au jour un pan mal connu de l'histoire transatlantique immédiatement postérieure au traité de Vienne, cet ouvrage nous éclaire sur la véritable origine sociale des soldats bonapartistes présents sur le territoire américain. Il met aussi le doigt sur la diaspora domingoise d'origine française (y compris *via* Cuba) laquelle intéresse aujourd'hui les historiens. Enfin, pour les historiens de l'émigration française aux États-Unis, dont je suis, il est clair que le discours bonapartiste tout comme la publicité truquée qui est faite en France sur ces expériences sont des vecteurs importants de l'émigration francophone aux Amériques. L'élévation des épisodes de la colonisation bonapartiste au rang de mythes appartient à la culture des mouvements migratoires français en Amérique.

#### NOTES

[1] Birmingham (Alabama), Birmingham Book and Magazine, 1962.

[2] Anne Bozeman Lyon, « Bonapartists in Alabama », texte publié trois fois, dans le *Southern Home Journal* en 1900, dans le *Gulf States Historical Magazine* en 1903 et repris dans l'*Alabama Historical Quarterly*, 25, n° 3-4 (Fall-Winter 1963) : 227-241.

[3] Gaius Whitefield Jr, « The French Grants in Alabama: A History of the Founding of Demopolis », *Transactions of the Alabama Historical Society*, 1899-1903, 4, pp. 321-355.

[4] Judge S. G. Woolf & col. F. G. Jonah, « Demopolis Founded in 1818 by Exiled French Loyalists », *Selma Times-Journal*, March, 2, 1927 ; Frank Willis Barnett, « Demopolis, Site of Early French Settlement, Among the Most Romantic Spots in Alabama Venture in Growing Olives and Grapes Turned out to Be failure », *Birmingham News*, May, 21, 1932 ; James Saxon Childers, « A tale of Old France in New Alabama », *Birmingham News*, January, 23, 1938.

[5] Carl Carmer, *Stars Fells on Alabama*, New York, Farrar and Rhinehart, 1934 ; Emma Gelder Sterne, *Some Plant Olive Tree*, New York, Dodd Mead, 1937.

[6] Winston Smith, *Days of Exils: The Story of the Vine and Olive Colony*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1967.

[7] Kent Gardien, « The Splendid Fools: Philadelphia Origins of Alabama's Vine and Olive Colony », *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, 104, n° 4, october, 1980, p. 491-507 ; *Id.*, « The Domingan Kettle: Philadelphia-Émigré Planters in Alabama », *National Genealogical Society Quarterly*, 76, n° 3 (September 1988) : 173-187 ; *Id.*, « Take Pity on Our Glory: Men of the Champ d'Asile », *Southwestern Historical Quarterly*, 87, n° 3 (January 1984) : 241-268.

---

[8] Cazenave, « Les émigrés bonapartistes aux États-Unis », *Revue d'histoire diplomatique*, 43, 1929 ; René Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française, 1815-1832*, 2 volumes, Paris, Armand Colin, 1962 ; Ronald Creagh, *Nos cousins d'Amérique*, Paris, Payot, 1988, pp. 228-236.

Nicole Fouché

Centre national de la recherche scientifique

Centre d'études nord-américaines/École des hautes études en sciences sociales

[nfouche@ehess.fr](mailto:nfouche@ehess.fr)

Copyright © 2008 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the [Editor-in-Chief of H-France](#). ISSN 1553-9172